



"La conception et le rôle du langage idéal ("idealische Sprache") dans la Sprachlehre [...] (1801-1803) et dans les Anfangsgründe der Sprachwissenschaft (1805) d'A.F. Bernhardi (1769-1820)

Friederike Spitzl-Dupic

► **To cite this version:**

Friederike Spitzl-Dupic. "La conception et le rôle du langage idéal ("idealische Sprache") dans la Sprachlehre [...] (1801-1803) et dans les Anfangsgründe der Sprachwissenschaft (1805) d'A.F. Bernhardi (1769-1820). Les Cahiers du Littoral, 2011, No 9, pp.377-390. hal-00707880

HAL Id: hal-00707880

<https://hal.science/hal-00707880>

Submitted on 13 Jun 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La conception et le rôle du langage idéal ("idealische Sprache") dans la *Sprachlehre* [...] (1801-1803) et dans les *Anfangsgründe der Sprachwissenschaft* (1805) d'A.F. Bernhardi (1769-1820)

Friederike SPITZL-DUPIC, Université Blaise Pascal / Clermont-Ferrand II, LRL EA 999

Mél.: spitzl@lrl.univ-bpclermont.fr

Dans l'introduction des *Anfangsgründe der Sprachwissenschaft*, publié en 1805, l'auteur, August Ferdinand Bernhardi affirme :

"1) La linguistique, ou la grammaire, la grammaire philosophique, est la science de la forme inconditionnée du langage. 2) La forme inconditionnée du langage est la forme nécessaire mais en aucune façon la forme minimale ; cette forme nécessaire sera également établie dans sa totalité. Pour cette raison, la forme nécessaire est simultanément la forme idéale. 3) Aucune langue empirique ne satisfait cet idéal car ou bien, en tant que produit non fini de la nature, elle reste en dessous de l'idéal, ne comportant que ce qui est minimal, ou bien elle transgresse le nécessaire par du luxe, et si cela n'est pas dans l'ensemble, cela l'est dans le détail. La forme inconditionnée ne peut rien qu'expliquer les phénomènes dans leur ensemble." (1805: 6-7).¹

Après quelques annotations biographiques concernant Bernhardi, notre étude propose une explication de ce passage clé en s'appuyant sur la *Sprachlehre* [...] (1801-1803) et les *Anfangsgründe der Sprachwissenschaft* de A.F. Bernhardi. Il s'agit là de deux grammaires s'inscrivant dans la tradition des grammaires générales et raisonnées, dites aussi grammaires philosophiques, raison pour laquelle la visée particulière de ce courant linguistique sera rappelée en premier lieu. En second lieu, les qualificatifs *nécessaire, inconditionné, total* caractérisant le langage *idéal* qu'établit la grammaire philosophique seront examinés. Cela permettra d'éclairer en dernier lieu la relation que Bernhardi conçoit entre la forme du langage idéal et les langues empiriques.²

Primo l'auteur et le contexte :

Bernhardi, né en 1769, mort en 1820, est d'abord enseignant, puis proviseur de lycée à Berlin pour intégrer en 1811 la Friedrich-Wilhelm-Universität comme

professeur honoraire en philosophie. Collaborateur de Wilhelm v. Humboldt pour la réforme de l'enseignement en Prusse, il publie, à côté d'œuvres littéraires, d'écrits de théorie littéraire et de pédagogie, une grammaire latine, une grammaire grecque et les deux grammaires philosophiques qui nous intéressent ici. Il s'agit là de la très volumineuse *Sprachlehre* [...] (1801-1803) - plus de 800 p. en deux tomes -³ et des *Anfangsgründe der Sprachwissenschaft* (1805) - "seulement" 432 pages.⁴ Selon l'auteur, ces deux ouvrages sont complémentaires (cf. 1805 : VI), vision qui se confirme à travers notre propos.

Concernant la tradition des grammaires philosophiques : L'ouvrage fondateur en est la *Grammaire générale et raisonnée* [...] des Messieurs de Port-Royal publiée en 1660. Le mouvement linguistique de ces grammaires philosophiques prend fin vers la première moitié du 19^e s. et connaît des moments forts différents selon des contextes nationaux. Ainsi, lorsque ce courant se tarit en France vers la fin du 18^e s., la publication de la *Critique de la raison pure* d'I. Kant (1^{ère} édition en 1781) lui donne une nouvelle impulsion en Allemagne. Dans un nombre relativement important d'ouvrages en langue allemande (cf. Naumann 1986: 61), les auteurs s'interrogent alors sur les implications du criticisme kantien et postkantien - notamment Reinhold et Fichte - ou même fondent leur approche sur une épistémologie transcendantale.⁵ Tel est le cas de Bernhardt qui, pour sa théorie linguistique, s'appuie essentiellement sur l'épistémologie kantienne et l'idéalisme de Fichte.

Les grammaires générales se caractérisent par le fait qu'elles postulent l'existence de catégories et d'opérations mentales *non linguistiques* comme fondements du langage et qu'elles les opposent aux langues particulières.⁶ En raison d'une hypothèse commune postulant l'universalité de l'esprit humain, les auteurs établissent des catégories linguistiques considérées comme universelles, notamment les parties du discours et les catégories flexionnelles. Néanmoins, on peut constater qu'en général, toutes les catégories invoquées ne se trouvent finalement pas justifiées par un renvoi à une donnée mentale spécifique.⁷ Dans le cas où ces grammairiens s'intéressent aux langues particulières, ils analysent leur diversité comme relevant de "réalisations différentes d'un même modèle" (Pariente 1992 : 637), celui qu'établit la grammaire générale. Mais là encore, on peut constater que dans certains cas, la réalité linguistique est présentée comme échappant au modèle explicatif. Ainsi, constatant les différentes

manières dont les langues gèrent le "régime" des verbes, les Messieurs de Port-Royal (i.e. Arnauld/Lancelot 1660 : 106) parlent de "caprice de l'usage" et de "fantaisie" de la part des locuteurs. J. W. Meiner, auteur d'une grammaire générale publiée en 1781, accuse, face à l'existence de marquages redondants, les créateurs de la langue d'un manque de clairvoyance.⁸ Finalement, il faut noter que dans aucune de ces grammaires, une évaluation des langues n'est visée de manière systématique.

C'est donc dans cette tradition que s'inscrivent les grammaires générales de Bernhardi qui, comme ses prédécesseurs, présente le langage comme un instrument de l'expression de la pensée et de la communication, et plus précisément, comme un ensemble de sons articulés servant à la "présentation" ("Darstellung") des représentations mentales ("Vorstellungen"). Mais le développement que Bernhardi élabore ensuite diverge des conceptions antérieures et les dépasse. Ainsi, il intègre une réelle approche historique en conceptualisant le langage comme un "tout progressif" (1805 : 7 : "progressives Ganzes"), comme un "organe" de la raison humaine (1801: 8) et comme un "organisme" (1803 : 272).⁹ Le langage acquiert ainsi également un rôle constitutif dans l'évolution de l'esprit humain. Concernant l'investigation linguistique pour une langue donnée, Bernhardi distingue dans ce sens une perspective historique et une perspective appelée "philosophique" au sujet desquelles il précise : "Il est possible de fixer comme principe de chacune de ces perspectives: a) pour la perspective historique: la langue, qui a ses racines dans la raison, évolue selon des lois nécessaires, mais inconscientes. Selon ce même genre de lois, elle s'élève et elle décline. b) pour la perspective philosophique : la langue formée, bien qu'elle porte toujours en elle l'origine d'une formation inconsciente, peut, à son apogée, être ramenée, aux différentes espèces de représentations, à leurs rapports mutuels et à leurs séries, et cela de manière parfaite."

Ces "différentes espèces de représentations" sont conçues par Bernhardi à partir du modèle transcendantal criticiste, c'est-à-dire mettant en jeu l'unicité du *Je* cognitif constitué des formes de l'intuition temps et espace, de l'imagination, de l'entendement, de la faculté de juger, de la raison. Sur cet arrière-fond, la *grammaire philosophique* est selon Bernhardi, du moins dans une certaine perspective, une "science dérivée" (1805 : 8) car elle 'dérive' les formes linguistiques du "système des représentations" (*ibid.*). Le langage reflète alors le monde tel qu'il se présente à l'homme à travers son appareil cognitif et tel que l'homme se l'approprie dans le cadre de la liberté de sa raison.

Secundo : Le criticisme transcendantal kantien et l'idéalisme fichtéen représentent également le cadre à l'intérieur duquel s'expliquent les différents qualificatifs - *forme nécessaire, établie dans sa totalité, inconditionnée, idéale* - que Bernhardi applique aux résultats de la *Sprachwissenschaft*.

Ainsi, la *nécessité* du langage lui-même découle de "l'intelligence absolue" à laquelle participe chaque individu humain et qui constitue la source de son besoin de "s'unir en tant qu'intelligence aux autres intelligences" (Bernhardi 1805 : 12). Bernhardi suit ici Fichte (cf. *Essai sur la faculté linguistique et l'origine du langage* 1795). Ce besoin ne peut alors être assouvi que par la *présentation des représentations* à l'aide de signes et notamment, de signes linguistiques (cf. 1805 : 11-17). La situation du dialogue étant ainsi conçue comme essentielle, les formes linguistiques l'exprimant, c'est-à-dire les pronoms de la première et de la deuxième personne, sont présentées comme partie intégrante de la forme *nécessaire* du langage (cf. Bernhardi 1801 : 1011 sqq., 1805 : 40 sq.).¹⁰ Et c'est d'une manière semblable que Bernhardi établit la *nécessité* des autres catégories linguistiques en les rapportant aux différents aspects de l'appareil cognitif et de la condition humaine.

Ne pouvant dans ce cadre présenter l'ensemble de ces catégories, quelques exemples doivent suffire pour esquisser l'ampleur du projet qui inclut une phonologie et une métrique générale, une théorie de la formation des mots, des classes de mots, des catégories flexionnelles, de la linéarisation, de la ponctuation, des genres textuels.¹¹ Ainsi, Bernhardi présente un système de "parties élémentaires du langage" (1801 : 93), i.e. voyelles, consonnes, diphtongues, comme étant engendré de manière nécessaire par les capacités physiques présumées de l'outil articulatoire, c'est-à-dire la bouche humaine (1805 : 34 sqq.). Par ailleurs, elles sont conçues comme initialement issues d'une motivation nécessaire, les formes de l'intuition temps et espace se projetant p.ex. dans "la brièveté ou la longueur" des voyelles (1805 : 30). De plus, elles sont nécessairement pourvues d'une signification générique, un A p.ex. exprimant la clarté et la pureté (1805 : 71), les différences entre les langues s'expliquant par les différents aspects sous lesquels les objets peuvent être envisagés et imités (1805 : 35). Bernhardi établit également une "théorie absolue des formes" (1805 : 109) où il établit entre autres une catégorie - en termes modernes - d'affixes de dérivation, appelée "Verhältnisstammwörter" (1805 : 111), servant à la transposition de tout mot vers -

quasiment - toute autre classe de mots. Le caractère nécessaire de ces éléments formateurs repose alors sur le fait que l'homme est libre de se dégager de l'origine sensible de ses concepts et qu'il doit pour cette raison disposer de moyens pour pourvoir un concept donné d'un signifié catégoriel nouveau. Concernant la flexion et la linéarisation, Bernhardi renvoie à la *nécessité* de marquer la relation syntaxique actuelle d'un mot pour garantir la compréhension chez le destinataire. Concernant les parties du discours, mentionnons ici seulement l'adverbe : il est présenté comme nécessaire car le langage doit être pourvu d'une forme exprimant l'inhérence d'un accident à un autre accident. (cf. Bernhardi 1801: 177). Et pour finir cet aperçu largement incomplet, notons que différents genres textuels sont ramenés à différentes origines intellectuelles : les formes les plus pures étant d'une part le discours philosophique correspondant au travail discursif de l'entendement et d'autre part, le discours poétique exprimant, lui, les contenus de l'imagination.

Pour l'idée de l'établissement de la forme "totale" et "inconditionnée" du langage, Bernhardi s'appuie sur le modèle des *Principes de la doctrine de la science* de Fichte où celui-ci affirme : "[...] l'objectif est d'épuiser le savoir humain en soi, c'est-à-dire de déterminer de manière inconditionnée et absolue ce que l'homme non seulement à son niveau d'existence actuelle mais à tous les niveaux d'existence possibles et concevables peut savoir." (1798 [1794]: 57-58). En parallèle, Bernhardi aspire à établir l'ensemble des formes linguistiques possibles et concevables, indépendamment et ainsi de manière "inconditionnée" par rapport à toute situation empirique et en s'appuyant exclusivement sur tous les aspects de la condition humaine. Le caractère inconditionné de la forme dérivée conduit ainsi également la "*totalité*" de celle-ci : Bernhardi, comme Fichte, invoque ici la circularité du système comme garant de cette totalité.¹²

C'est cette "totalité" de formes linguistiques qui correspond au langage *idéal* (cf. *supra* sous 2 le passage cité en introduction). Il apparaît dès lors que *idéal* signifie que ce langage n'est pas un phénomène du monde sensible, qu'il ne relève pas de la sphère des expériences possibles. Dans le cadre théorique donné, il se présente ainsi comme établi par la raison, qui, organisant et unifiant les connaissances, construit des "idéaux" au sens de Kant (cf. ci-dessous). Le langage idéal n'a donc pas d'existence objective, ni, en un premier temps, de portée *normative*. Toutefois, en tant qu'idéal de la raison, il a une fonction "régulatrice" par rapport aux objets empiriques, c'est-à-dire ici, aux

langues particulières. Plus précisément, l'idéal joue deux rôles que Bernhardi évoque sous 3) du passage cité en introduction.

Nous arrivons à la troisième et dernière partie de cette étude.

Le langage idéal permet *primo* d'analyser les différentes formes des langues naturelles en établissant le rapport entre une forme linguistique empirique donnée et la forme intellectuelle correspondante. Dans ce sens, il correspond à ce que Kant théorise comme un "idéal transcendantal " ou "Prototypen transcendantal [servant] de modèle original à la détermination totale de sa copie". (1781 [1787]: B606). Et *secundo*, et c'est ici que l'idéal rejoint la norme, il permet de juger la qualité d'une langue particulière à travers ses possibilités d'exprimer les différentes représentations de l'esprit. Il s'agit là de la fonction que Kant attribue également aux "idéaux de la raison" : "Ces idéaux, bien qu'on ne puisse leur accorder une réalité objective (existence), ne sont pas pour autant à considérer comme des chimères. Elle donnent une mesure indispensable pour la raison qui, pour évaluer le degré et les manques de l'incomplet, a besoin du concept de ce qui est, eu égard à son espèce, entièrement complet [...]" (*ibid.* : B598). Ainsi, Bernhardi affirme dans ce même sens : "On doit connaître l'idéal de ce langage pour déterminer la valeur de la langue particulière et évaluer comment elle se rapproche de cet idéal." (1801: 127). Même s'il faut alors constater que Bernhardi est loin d'analyser les faits de langue de manière systématique, le double rôle du langage idéal vis-à-vis des langues particulières peut néanmoins être illustré. Nous nous proposons de le montrer à travers le traitement de l'article, de la diathèse actif - passif et de la négation.

L'arrière-fond théorique pour l'analyse de l'article est le suivant : dans la conception de Bernhardi, la réalité se présente à l'imagination de l'homme comme un espace peuplé de substances individuelles, également perçues comme des ensembles de propriétés ou d'*accidents*. Or, à partir de la perception des accidents, l'entendement et la faculté de juger élaborent par subsomption des concepts de *genres*. La raison pour sa part, libre d'attribuer un caractère substantiel à ce qui n'existe objectivement que sous forme accidentelle, est à l'origine des concepts substantiels abstraits (*cf.* Bernhardi 1801: 140-163). Il s'ensuit que chaque concept d'accident peut être conçu comme substantiel et que par conséquent, le langage idéal requiert une "forme" exprimant cette substantialité, à savoir : "[...] La forme qui caractérise le substantif en tant que tel est l'article, et elle

ne doit être absente dans aucune langue. [...]. Au cas où elle est absente, elle ne l'est qu'en apparence et elle est alors remplacée par une autre, celle-ci servant également à d'autres formes [...]" (Bernhardi 1805: 140) La forme de l'article fait donc partie de la forme minimale du langage, nécessairement réalisé par les langues (cf. sous 3) le passage cité en introduction). Sur la base de ce résultat et invoquant le fait que le latin ne dispose pas d'article, Bernhardi cherche les formes de substitution. Il les trouve d'une part dans le gérondif, marquant la substantialité d'un concept d'accident (verbal), et d'autre part, dans le pronom démonstratif utilisé comme article "par défaut". Le langage idéal, prototype de chaque langue, fournit ainsi une grille d'analyse pour les formes réellement existantes dans une langue. Il conduit également ici à un jugement de valeur car Bernhardi déclare : "Lorsque le locuteur latin a besoin d'un article, il le remplace toujours, quoique de manière inconfortable, par le pronom démonstratif." (1801 : 280, soul. F.S.-D.). On trouve donc ici une illustration des deux rôles que joue le langage idéal face aux langues particulières.

Deuxième exemple : la diathèse. La phrase linguistique, exprimant un jugement, correspond selon Bernhardi à l'"extension" d'un substantif (1801 : 70) dans le sens d'une *explicitation* d'accidents qui lui sont inhérents. Certains accidents, perçus comme "*énergiques*" et "*actifs*", mettent une substance en relation avec une autre. Dans ce dernier cas, les deux substances se trouvent dans une relation de dépendance où l'une est conçue comme agissante, comme "cause", et l'autre comme "substance réceptrice" (cf. Bernhardi 1801 : 186-188). Les formes de l'actif et du passif permettent alors selon Bernhardi de désigner deux "perspectives" inégales sur le plan cognitif car la forme passive correspond à une présentation de l'action modifiée par rapport à ce que le jeu *spontané* des facultés de l'esprit établit. Bernhardi postule ainsi une certaine prééminence de la substance agissante et, par là, de la forme active, postulat émanant doublement du fonctionnement de l'entendement humain : "[...] puisque l'homme, de par sa nature, est poussé du dépendant vers l'indépendant, de l'effet vers la cause ; et puisque [...] la cause est sur le plan chronologique avant [...] l'effet" (1801 : 187). Lorsque le locuteur choisit la forme passive, il présente la "substance réceptrice" comme point de départ du jugement. Celle-ci acquiert par là un certain caractère "énergique" et la substance *objectivement* agissante est '*réduite*' à une "chose secondaire" et 'dépendante', réduction qui, à l'extrême, se reflète par son absence sur le

plan linguistique (*ibid.* : 188-189).¹³ Pour ces raisons, Bernhardi considère la diathèse comme l'une des formes exprimant la liberté humaine de s'approprier le réel de différentes manières mais non comme une forme réalisée de manière nécessaire dans les langues, d'où le jugement suivant : "[...] l'actif et le passif ne sont qu'une relation, qu'un point de vue. Il peut y avoir des langues qui n'auraient en aucune façon besoin d'un passif mais elles seraient imparfaites dans une certaine perspective [...]. A savoir, le manque serait de nature *rhétorique* [...]" (1805 : 152-153). Il s'agit plus précisément d'un "manque" concernant la possibilité de présenter les contenus de *l'imagination* car Bernhardi établit par ailleurs le lien entre cette faculté de l'esprit et la rhétorique.

Et finalement, très brièvement concernant la négation, on peut noter que Bernhardi l'identifie directement à la catégorie de la négation, sous-catégorie de la catégorie de la qualité, du tableau des catégories kantienne. Constatant que les langues expriment la négation soit sans aucune forme spécifique, soit par affixe, soit par des adverbes, Bernhardi avance comme explication leur constitution historique : "La forme d'une langue ne s'établit que sous la direction indirecte de l'entendement ; elle est son produit imaginaire et historique, raison pour laquelle on ne doit s'étonner lorsque la langue, soupçonnant à peine une forme de l'entendement, a mis en place et sanctionné pour elle plusieurs présentations [...]" (1801: 136). On peut penser qu'il s'agit là d'un exemple illustrant le "luxe" que Bernhardi évoque dans le passage cité en introduction.¹⁴

CONCLUSION

Même si on peut parfois être tenté de suivre Herder (1803 : 91) qui, dans une recension de la *Sprachlehre*, juge Bernhardi "ivre d'idéalisme transcendantal", j'espère avoir pu montrer que sa conception du langage idéal, qui n'est d'ailleurs pas une langue universelle scientifique, relève d'une construction théorique de forte cohérence. Cette conception à trois volets - idéal théorique, idéal prototypique permettant d'analyser les langues particulières et idéal comme modèle évaluatif des langues particulières - dépasse les grammaires générales antérieures. Celles-ci gèrent d'une part de manière beaucoup moins systématique le rapport entre les catégories linguistiques considérées comme universelles et les langues particulières, et d'autre part, elles théorisent beaucoup moins de phénomènes linguistiques. Ainsi, à moins de rejeter une approche mentaliste,

l'ambition de Bernhardi d'expliquer tout fait de langue sans exception par un retour vers sa *cause* d'ordre conceptuel, communicatif ou relevant d'autres aspects de la condition humaine, y inclus sa dimension historique, me semble garder une pertinence fondamentale pour le linguiste et son travail vis-à-vis du fonctionnement des langues.

BIBLIOGRAPHIE

ARNAULD, Antoine/LANCELOT, Claude

1660. *Grammaire générale et raisonnée* [...], nouvelle édition, remarques Ch. Duclos, Paris 1830 [Repr., intr. M. Foucault, Paris: Paulet 1969].

BERNHARDI, August Ferdinand

1801 / 1803. *Sprachlehre. Erster Theil: Reine Sprachlehre; Zweiter Theil: Angewandte Sprachlehre*, Berlin: Frölich [Reprint der zweiten erw., umarbeiteten Aufl., Hildesheim/New York, Olms 1973].

1805. *Anfangsgründe der Sprachwissenschaft*, Berlin: Frölich [Reprint. Mit einer Einl. von Roswitha Wild-Schedlbauer, Stuttgart u.a.: Frommann-Holzboog 1990] (*Grammatica universalis* 18).

FICHTE, Johann Gottlieb

1794. *Ueber den Begriff der Wissenschaftslehre oder der sogenannten Philosophie*. 2. vermehrte und verbesserte Ausgabe 1798, Jena: Gabler [Repr. in Johann Gottlieb Fichtes sämtliche Werke. Herausgegeben von I. H. Fichte, Bd. I, Berlin: Veit & Comp., 1845/1846].

1795. "Von der Sprachfähigkeit und dem Ursprunge der Sprache" [Repr. in Johann Gottlieb Fichtes sämtliche Werke, hrsg. von I.H. Fichte, Bd. VIII, Berlin: Veit 1845-1846] 301-341.

HERDER, Johann Gottfried

1803. "Sprachlehre von A.F. Bernhardi. Zweyter Theil. Angewandte Sprachlehre. [...]., Berlin: Frölich., in: *Neue allgemeine deutsche Bibliothek*, 85, 1. Stück, 2. Heft, 88-100.

HUMBOLDT, Wilhelm von

1827-1829. (1ère éd. 1906). "Ueber die Verschiedenheiten des menschlichen Sprachbaues" [Reprint. Wilhelm von Humboldt: Werke in 5 Bdn., hrsg. von Andreas Flitner und Klaus Giel, Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgemeinschaft, 1963, Bd. 3, 144-327].

1829. "Über die Verwandtschaft der Ortsadverbien mit dem Pronomen in einigen Sprachen", [Reprint. ders., *Über die Sprache. Reden vor der Akademie*, hrsg. J. Trabant, Tübingen / Basel: Francke Verlag] (UTB 1783), 173-182.

KANT, Immanuel

1781, 1787². *Kritik der reinen Vernunft. Zweyte hin und wieder verbesserte Auflage*, Riga, Hartknoch, [Reprint. hrsg. von W. Weischedel, 2 Bde., Frankfurt

am Main : Suhrkamp 1980⁴].

MEINER, Johann Werner

1781. *Versuch einer an der menschlichen Sprache abgebildeten Vernunftlehre oder philosophische und allgemeine Sprachlehre*, Leipzig: Breitkopf. [Repr., hrsg. u. mit einem Vorwort versehen von Herbert E. Brekle, Stuttgart-Bad Cannstatt: Friedrich Fromann Verlag (Günther Holzboog) 1971] (Grammatica Universalis 6).

NAUMANN, Bernd

1986. *Grammatik der deutschen Sprache zwischen 1781 und 1856. Die Kategorien der deutschen Grammatik in der Tradition von Johann Werner Meiner und Johann Christoph Adelung*, Berlin: Erich Schmidt Verlag (Philologische Studien und Quellen 114)

PARIENTE, Jean-Claude

1992. "La position de la grammaire rationnelle", in: Dascal et al. (éd.), *Sprachphilosophie. Philosophy of Language. La philosophie du langage. Ein internationales Handbuch zeitgenössischer Forschung*, Bd. 7.1, Berlin/New York: Walter de Gruyter (Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft), 620-636.

ROTH, Georg Michael

1795. *Antihermes oder philosophische Untersuchung über den reinen Begriff der menschlichen Sprache*, Frankfurt/Leipzig: Neue Buchhandlung.
1815. *Grundriß der reinen allgemeinen Sprachlehre. Zum Gebrauch für Akademien und obere Gymnasialklassen entworfen*, Frankfurt/Main: Andreae.

SCHLIEBEN-LANGE, Brigitte / WEYDT, Harold

1988. "August Ferdinand Bernhardi (1779-1820)", in: *Histoire, Epistémologie, Langage*, X-1, 81-100.

SPITZL-DUPIC, Friederike

(à paraître en 2006). "Adverbkonzeptionen in deutschsprachigen philosophisch-allgemeinen Grammatiken des 18. und 19. Jahrhunderts", in Mathaios, St. [titre provisoire : *Adverbs*], Münster : Nodus.

(à paraître en 2007). "Approches de la diathèse dans les grammaires générales en Allemagne entre 1715 et 1803", in: Actes du Colloque international "Représentations du sens linguistique III", Université Libre de Bruxelles, 3-5 novembre 2005.

THOUARD, Denis

1992. "Une philosophie de la grammaire d'après Kant: La 'Sprachlehre' d'A. F. Bernhardi", *Archives de Philosophie*, t. 55, cahier 3, juillet-sept. 1992, 409-435.
2004. "De la grammaire générale à l'étude comparée des langues: langage et langues à Berlin entre A.F. Bernhardi et W.v. Humboldt", in : Tintemann, Ute / Trabant, Jürgen (Hg.), *Sprache und Sprachen in Berlin um 1800*, Hannover-Latzen: Wehrhahn, 293-318 (Berliner Klassik. Eine Großstadtkultur um 1800, Bd. 3).

¹ "1) Die Sprachwissenschaft, oder Sprachlehre, philosophische Grammatik ist die Wissenschaft von der unbedingten Form der Sprache. 2) Die unbedingte Form der Sprache ist die nothwendige, keineswegs aber die nothdürftige Form, diese nothwendige Form wird aber auch ihrem ganzen Umfange nach aufgestellt und daher ist die nothwendige Form auch zugleich die idealische. 3) Keine empirische Sprache erfüllt dieses Ideal, denn entweder bleibt sie als ein unvollendetes Naturprodukt unter dem Ideal; sie enthält bloß das Nothdürftige, oder sie schreitet durch einen Luxus über das Nothwendige hinaus und wenn nicht im Ganzen doch im Einzelnen. Die unbedingte Form kann nichts als diese Erscheinungen im Ganzen erklären." NB. Toutes les traductions sont de nous, F. S.-D.

² Il faut noter que la traduction de *Sprache* pose évidemment un vrai problème. Étant donné que la "idealische Sprache" s'avère être une construction théorique et que Bernhardi (cf. 1801 : 120-128) discute et rejette explicitement l'idée d'une *langue* universelle, nous avons opté pour le terme *langage*.

³ Cf. Schlieben-Lange/Weydt pour une présentation globale de l'ouvrage de 1801-1803.

⁴ Cf. Wild-Schedlbauer (1990 : 7*-48* in Bernhardi 1805) pour la bibliographie complète et une biographie très développée de Bernhardi.

⁵ La traduction allemande de la grammaire générale *Hermes* de James Harris en 1788 joue un rôle moindre.

⁶ Les différences fondamentales d'une grammaire générale à l'autre résident dans les représentations concrètes de l'activité mentale ainsi que dans les théories du rapport entre pensée et langage, cf. à ce propos Pariente 1992 : 624-627.

⁷ Un exemple en est l'adverbe qui, quoique systématiquement mentionné, est souvent, entre autres par les Messieurs de Port-Royal, analysé comme forme *substitutive* d'un groupe prépositionnel, permettant d'abrégier le discours et ainsi finalement comme un pur moyen *stylistique* cf. Spitzl-Dupic à paraître en 2006.

⁸ Cf. p.ex. : "Que l'Arabe ait repris une désignation de cas par imitation des Grecs en plus de la détermination du sujet qu'il avait dans sa langue par le double genre des personnes dans le verbe, cela, il a dû le faire de façon irréfléchie car il ne savait pas pour quelle raison il y a le double genre dans les personnes du verbe." (Meiner 1781 [1971], p. XLVII-XLVIII).

⁹ Bernhardi est celui qui introduit ce concept dans la théorisation linguistique. Humboldt se réfère d'ailleurs à lui (cf. p.ex.. 1829: 178). Cf. également Thouard 2004 concernant l'importance de la pensée linguistique de Bernhardi pour Humboldt.

¹⁰ C'est p.ex. là une idée que l'on retrouve chez Humboldt, cf. 1827-1829 in 1963, t. 3 : 200.

¹¹ Cf. Thouard 1992 pour une présentation synthétique des principales catégories linguistiques "dérivées" par Bernhardi.

¹² Ainsi, les principes de la forme inconditionnée correspondent à un mouvement circulaire où s'articulent d'une part les formes linguistiques et les facultés et opérations de l'esprit, et de l'autre, les formes linguistiques entre elles. Prenons deux exemples : l'une des propositions essentielles de la grammaire philosophique est le fait que le nom propre constitue l'élément fondamental et historiquement premier du langage car il correspond à la conceptualisation d'une substance individuelle, premier objet de notre *intuition*. Par généralisation, l'entendement dérive du concept individuel un concept générique désigné par un substantif et par extension d'un substantif, c'est-à-dire par une analyse des accidents inhérents au concept désigné par le substantif, sont engendrées la phrase simple et la phrase complexe. Simultanément, la phrase simple et la phrase complexe correspondent elles-mêmes à des concepts de substantifs, car chaque prédication est conçue comme établissant un nouveau concept substantiel. De cette manière, Bernhardi aboutit ici à la conclusion de la circularité du système établi : "[...] si le substantif a été le produit sublime de l'entendement et la première partie [i.e. historique, F.S-D.] du discours, nous l'avons présenté de nouveau à travers la phrase et la période dans sa forme supérieure. Ainsi, notre œuvre remonte vers ses débuts et se clôt en elle-même et par elle-même." L'autre exemple est l'interjection onomatopœïétique, selon Bernhardi (1805 : 380) expression première de l'*imagination*, dont la forme étendue est la poésie, tout texte poétique étant simultanément analysé comme un produit de l'imagination et comme une onomatopée étendue.

¹³ La réalisation comme complément prépositionnel du participe désigne selon Bernhardi également sa dépendance conceptuelle.

¹⁴ Cf. également Thouard 2004 qui analyse le "luxe" que constitue le *duel* selon Bernhardi.